

L'état d'excitation de la veille était tombé; le chant, la musique, la danse, l'entraînement des compagnons n'étaient plus là pour produire un état semblable. Pendant que nous discourions ainsi avec lui, le chef des Aïssaouas passait tranquillement un peu plus bas dans la rue, tenant toujours une rose à la main.

Le lendemain, dimanche, nous étions à Bône. Pendant que nous nous trouvions assis près de l'hôtel où nous étions descendus, quelques enfants s'approchèrent de nous et nous demandèrent à cirer nos souliers. Ils avaient tous l'œil vif et bonne langue. Je ne sais à quel propos, ils nous dirent que l'un d'entre eux était Aïssaoua et que le vendredi on lui passait des broches dans les lèvres, car il existe à Bône des sectateurs d'Aïssa qui pratiquent leurs rites comme à Constantine. Nous examinâmes l'enfant. On lui avait en effet transpercé sisovent la lèvre supérieure et la lèvre inférieure que l'une et l'autre étaient toutes couvertes de cicatrices. Le transpercement, au moins souvent répété, laisse donc des traces sensibles. Il nous parla du reste, comme d'un régal, des scorpions vivants qu'il avait mangés et du verre de vitre qu'il avait avalé avec délices en le cassant avec ses dents; malheureusement, ajouta-t-il, on ne lui en donnait pas toujours.

#### § IV. — Conclusions.

Tels sont les faits dont nous avons été témoins<sup>1</sup>. Les prêtres de Baal, que nous sachions, ne mangeaient ni clous, ni verre, ni serpents, mais ils faisaient quelque chose de plus que les Aïssaouas, ils s'ensanglantaient le corps et ils se cou-

<sup>1</sup> Nous ne parlons que de ce que nous avons vu. Les voyageurs racontent des choses plus ou moins analogues de diverses autres sectes d'Afrique, des faquirs de l'Inde, des lamas du Thibet. Voir pour ces derniers, l'abbé E. R. Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, 2 vol. in-12, Paris, 1860, t. 1, p. 309-312.

paient des lambeaux de chair, ce que leurs successeurs africains ne font point, du moins aujourd'hui. Mais malgré cette différence, ce qui se passe de nos jours confirme et explique ce qui se faisait autrefois.

Les commentateurs des Saintes Écritures<sup>1</sup>, à propos de l'épisode des prêtres de Baal se lacérant le corps sur le mont Carmel, ne manquent pas de rappeler les passages des auteurs anciens que nous avons rapportés plus haut. On peut, avec non moins de raison, alléguer à ce sujet ce qui se fait encore aujourd'hui, près de nous, dans notre colonie africaine.

D'autant plus que les pratiques fanatiques des Aïssaouas ne sont pas seulement une confirmation des récits de l'auteur des Rois et des écrivains anciens, qui, aux yeux de plusieurs, étaient sans doute exagérés, mais elles nous en fournissent en partie, sinon complètement, l'explication scientifique. Comme les savants ont pu les observer directement, ils ont constaté que le chant, la danse, les mouvements violents, la musique infernale qui précèdent et accompagnent les exercices des Aïssaouas produisent chez eux un état d'anesthésie qui les rend insensibles à la douleur et empêche ordinairement l'effusion du sang de leurs blessures<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voir Calmet, *Commentaire littéral sur le III<sup>e</sup> livre des Rois*, 1711, p. 921-922; Frd. Keil, *Die Bücher der Könige*, 2<sup>e</sup> édit., 1876, p. 204, etc.

<sup>2</sup> Nous disons ordinairement, car il y a quelques exceptions. « L'insensibilité s'accompagne d'un phénomène commun chez les hystériques. On sait que sur les membres anesthésiés, fréquemment les piqûres ne saignent pas ou au moins les hémorragies sont peu abondantes. C'est un fait sur lequel les Aïssaouas attirent constamment votre attention; ils vous montrent sans cesse les points où l'instrument a passé pour bien faire voir qu'il n'a laissé aucune trace et qu'il ne coule pas de sang. Cependant ces phénomènes ne sont pas constants; si la plaie porte dans une région très vasculaire, ils saignent parfaitement. Un jour, j'en ai vu un qui avait été mordu à la lèvre par un serpent. Il saigna tant que dura la représentation, etc. » J. Lucas Championnière, *Contribution..., les Aïssaouas*, p. 25-26.

« Nous entendons sans cesse parler, dit M. le Dr Lucas Championnière des aventures mystérieuses d'Orient, des épreuves douloureuses, extraordinaires, supportées par certaines races et enfin des pratiques bizarres et cruelles de certaines manifestations religieuses. La raison principale de tous ces faits extraordinaires me paraît tout simplement que ces races sont plus faciles aux phénomènes nerveux, favorisés du reste par le climat et le genre de vie de ces gens. La conséquence, c'est que, chez eux, des troubles de la sensibilité (analgésie surtout) sont infiniment plus communs que chez nous. C'est encore que, s'appuyant sur cette prédisposition, ils sont arrivés depuis longtemps à des pratiques où le magnétisme empirique joue un rôle considérable. Ils sont venus à provoquer une partie des phénomènes qu'on a tant étudiés chez nous depuis peu... Nous nous apercevons une fois de plus qu'ils ont découvert depuis longtemps ce que la science moderne étudie chez nous et que, dans la pratique, ils nous ont devancés d'une incalculable période.

» Tous les médecins qui ont observé les populations indigènes du nord de l'Afrique et beaucoup d'Orientaux, s'accordent à dire que la douleur est supportée d'une étonnante façon par ces gens. Ces individus, normalement peu sensibles à la douleur, ont une impressionnabilité bien autrement grande que la nôtre. Leur imagination est toujours en éveil. Individuellement ou en masse, ils subissent des entraînements qui nous sont inconnus. Ce système nerveux si excitable est encore à la merci d'une alimentation qui n'est même pas comparable à celle des plus pauvres de nos paysans. Pour les gens riches eux-mêmes, la sobriété est extrême et le jeune rigoureux.

» L'islamisme... utilise beaucoup le nervosisme et il s'adresse exclusivement à l'homme... A l'homme la religion réserve toutes ses épreuves. L'ascétisme, la méditation s'u-

nissent à des cérémonies entraînant et conduisent à des manifestations où le fait de braver la douleur joue un rôle important.

» Les Aïssaouas appartiennent à une secte qui paraît avoir réduit le principal de ces manifestations religieuses à ces séances pendant lesquelles ils doivent subir des épreuves douloureuses ou dégoûtantes. Les épreuves publiques comportent deux parts : l'une d'acrobatisme assez vulgaire et l'autre d'insensibilisation par un procédé complexe...

» L'acrobatisme n'est pas très compliqué, et cela se conçoit, car la période d'initiation est courte; les Aïssaouas sont les premiers venus. La plupart de leurs exercices ne sont ni difficiles ni bien dangereux. Manger des feuilles de cactus, mâcher des étoupes enflammées, lécher et frapper avec la main de gros fers rouges, mâcher et avaler des scorpions ou des couleuvres ou des poulets vivants..., tout cela est dégoûtant, désagréable, douloureux, mais point dangereux. Les seuls exercices dangereux consistent... à se coucher dessus le ventre portant sur le fil de la lame, etc...

» Ce qui caractérise la cérémonie..., c'est l'état d'insensibilité relative du danseur, coexistant avec la conservation de la conscience...

» On serait également éloigné de la vérité en se contentant de considérer les Aïssaouas comme de vulgaires et médiocres acrobates ou en considérant les résultats qu'ils obtiennent comme mystérieux et inexplicables...

» Tous leurs exercices sont bien et méthodiquement groupés pour obtenir une excitation nerveuse, déterminée, favorable à une anesthésie relative... Leurs mouvements ont deux caractères constants : ils impriment des secousses régulières au bulbe et au cerveau. Il s'y joint plus ou moins de mouvements du corps en avant et en arrière. Mais le mouvement de circumduction de la tête<sup>1</sup> paraît être le mouve-

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 612.

ment capital... Le bruit rythmé des grands tambours joue aussi un très grand rôle dans l'entraînement, et entre eux ils attachent une grande importance à un bon accompagnement... La longue durée des mouvements de la tête et de la musique paraît un élément important pour la perte de la sensibilité. Au début de la séance, ils ne font jamais les expériences qui pourraient être très douloureuses...

» Après ces exercices, le danseur haletant, le corps couvert de sueur, a la face congestionnée, l'œil hagard ; il pousse des cris que l'on compare à ceux des fauves... Il est, en somme, atteint d'un état aigu d'hystérie artificielle, pendant laquelle il jouit d'une insensibilité relative<sup>1</sup>. »

Il ne faut, du reste, rien exagérer. Il est possible que tout ne s'explique pas naturellement dans les pratiques des Aïssaouas. Le démon peut bien intervenir en faveur de ses adeptes dans les rites de ce culte diabolique. N'intervenait-il pas en effet, lorsque, par exemple, les prêtres de Baal s'arrachaient des lambeaux de chair<sup>2</sup>, supposé qu'ils fussent insensibles à ces actes sauvages<sup>3</sup>? C'est aux théologiens qu'il appartient de résoudre la question.

<sup>1</sup> J. Lucas Championnière, *Contribution..., les Aïssaouas*, (Extrait des *Archives de neurologie*, n° 40, t. XIV, in-12, Paris, 1887, p. 45-46), p. 10-25.

<sup>2</sup> III Reg., xviii, 28.

<sup>3</sup> L'invulnérabilité des Aïssaouas eux-mêmes n'est pas absolue. « Ils ont la prétention d'être invulnérables, ils affirment que leurs épreuves ne sauraient entraîner de conséquences fâcheuses. Or, c'est là une assertion absolument contraire aux faits. Les accidents sont rares, parce qu'ils prennent les plus grands soins pour éviter les régions dangereuses. Pour les exercices en apparence menaçants, ils ont un acrobatisme suffisant. Mais pour l'ingestion des corps étrangers par exemple, il peut être mis en défaut; et on montre au musée de l'hôpital de Mustapha l'estomac d'un Aïssaoua qui avait voulu avaler des clous et qui avait succombé avec l'estomac perforé, après en avoir ingéré du reste des quantités considérables. » J. Lucas Championnière, *Contribution..., les Aïssaouas*, p. 26-27.

Il ne nous reste plus qu'à expliquer comment des êtres raisonnables ont pu s'imaginer qu'ils honorent Dieu par des rites si barbares et si insensés. Une légende du moyen âge<sup>4</sup> nous en fournira, ce me semble, l'explication.

Un pauvre jongleur du nom de Barnabé avait été reçu par charité dans un couvent, rempli d'hommes distingués, et il y avait fait profession. Ses frères étaient, les uns artistes, les autres écrivains et ils célébraient tous à l'envi par leurs talents la gloire de la Très Sainte Vierge. Barnabé se désolait de son ignorance qui l'empêchait d'honorer Notre-Dame et il cherchait le moyen de suppléer à son insuffisance et de l'honorer à sa façon. Un jour, il crut enfin avoir trouvé. Il se rendit le matin à la chapelle, y demeura plus d'une heure; l'après-midi, il fit de même.

« Et, à partir de ce moment, il allait chaque jour dans cette chapelle, à l'heure où elle était déserte, et il y passait une grande partie du temps que les autres moines consacraient à d'autres occupations. »

<sup>4</sup> Cette légende est intitulée *Del Tumbeor Notre-Dame* et a été publiée par M. W. Foerster, d'après un manuscrit de l'Arsenal (B. L. fr., n° 283), dans la *Romania*, t. II, 1873, p. 317-325. M. Gaston Paris, *La littérature française au moyen âge (XI-XIV<sup>e</sup> siècle)*, 2<sup>e</sup> édit., 1890, p. 208, dit de ce récit : « Chef d'œuvre peut-être du genre par sa délicate et enfantine simplicité. » Et M. Foerster, p. 316 : « L'histoire de ce ménestrel méprisé est remarquable à la fois par sa simplicité et sa candide naïveté... Si c'est un témoignage éclatant de foi, c'est plus encore un vrai joyau poétique. » — Comme le français n'en est pas toujours facile à comprendre et qu'elle est d'ailleurs trop longue pour être reproduite ici dans son texte, qui ne contient pas moins de 685 vers, nous en donnons seulement une imitation, faite par M. Anatole France (qui en a d'ailleurs modifié un certain nombre de détails), sous ce titre : *Le Jongleur de Notre-Dame*. Nous la reproduisons telle qu'elle a été citée par M. l'abbé L. Cl. Delfour, *La religion des contemporains*, in-12, Paris, 1895, p. 10-11. — On trouve une légende analogue, *Du cierge qui descendit sur la vièle au vieilleur devant l'image Notre-Dame* (à Roc-Amadour), dans *Les Miracles de la Sainte Vierge, traduits et mis en vers par Gauthier de Coinsy*, publiés par M. l'abbé Poquet, in-4°, Paris, 1857, col. 315-322.

craient aux arts libéraux et aux arts mécaniques. Il n'était plus triste et ne gémissait plus.

» Une conduite si singulière éveilla la curiosité des moines. On se demandait, dans la communauté, pourquoi le frère Barnabé faisait des retraites si fréquentes. Le prieur, dont le devoir est de ne rien ignorer de la conduite de ses religieux, résolut d'observer Barnabé pendant ses solitudes.

» Un jour donc que celui-ci était renfermé comme à son ordinaire dans la chapelle, dom prieur vint, accompagné de deux anciens du couvent, observer à travers les fentes de la porte, ce qui se passait à l'intérieur. Ils virent Barnabé qui, devant l'autel de la Sainte Vierge, la tête en bas, les pieds en l'air, jonglait avec six boules de cuivre et douze couteaux<sup>1</sup>. Il faisait, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu, les tours qui lui avaient valu le plus de louanges. Ne comprenant pas que cet homme simple mettait ainsi tout son talent et son savoir au service de la Sainte Vierge, les deux anciens criaient au sacrilège. Le prieur savait que Barnabé avait l'âme innocente; mais il le croyait tombé en démence. Ils s'apprêtaient tous trois à le tirer vivement de la chapelle, quand ils virent la Sainte Vierge descendre les degrés de

<sup>1</sup> L'auteur contemporain du *Jongleur de Notre-Dame* a changé notablement ici la légende du moine jongleur de Clairvaux :

Vers 150 : « Douce roïne, douce dame,

» Ne despisies ce que jo sais... »

Vers 162 : Lors li commence à faire saus

Bas et petis et grans et haus,

Primes deseur et puis desos,

Puis se remet sor ses genols

Devers l'ymage et si l'encline :

« He ! » fait-il « tres douce roïne !

» Par vo pitie, par vo francise

» Ne despisies pas mon servise. »

Lors tume et saut et fait [par] feste

Le tor de Mes entor la teste.

L'ymage encline, si l'aore,

De quant qu'il onques puet l'onore ;

Après li fait le tor François

Et puis le tor de Champenois,

Et puis li fait le tor d'Espaigne

Et les tors c'on fait en Bretaigne,

Et puis le tor de Loheraine ;

De quant qu'il onques puet se paine.

Après li fait le tor romain,

Et met devant sen front sa main

Et bale trop mignotement,

Et regarde mout humblement

L'ymage de la mère Deu...

Vers 198 : Lors tume les pies contremont

Et va sor ses ij. mains et vient

Que de plus a terre n'avient,

Bale des pies et des ex plore

Etc. P. 319.

l'autel pour venir essuyer, d'un pan de son manteau, la sueur qui dégouttait du front de son jongleur<sup>1</sup>. Alors le prieur, se prosternant le visage contre terre, récita ces paroles : « Heureux les simples, car ils verront Dieu ! » — « Amen ! » répondirent les anciens en baisant la terre<sup>2</sup>. »

Le *Jongleur de Notre-Dame* n'est qu'une légende, destinée sans doute, dans la pensée du narrateur moderne, à tourner en dérision certaines pratiques des gens dévots et leur crédulité. Mais il n'en renferme pas moins une pensée philosophique profonde. Si frère Barnabé ne justifie pas, il explique à sa manière les prêtres de Baal et les Aïssaouas. Ils honorent Dieu par la danse, le chant, la musique, parce qu'ils se regardent comme honorés quand on danse, chante, joue pour eux. Ils l'honorent, de plus, par des meurtrissures et des pratiques pénibles, parce que, toujours et partout, la douleur, l'effusion du sang, la mortification, en un mot, comme l'appelle le christianisme, ont été considérés comme un moyen d'expiation et de purification<sup>3</sup>. Les adorateurs de Baal et les sectateurs d'Aïssa sont tombés dans les exagérations les plus outrées; mais cette aberration et cette perversion même du sentiment religieux attestent du moins une grande vérité : c'est que l'homme est naturellement religieux.

<sup>1</sup> Dans le manuscrit de l'Arsenal, une miniature représente la Sainte Vierge descendant du ciel avec une *touaille* en guise d'éventail pour éventer doucement le ménestrel baigné de sueur. P. 316 :

Vers 425. Et la douce roïne france

Tenoit une touaille blanche,

S'en avente son menestrel.

Dans les *Miracles de la Sainte Vierge* de Gauthier de Coigny, col. 668-670, Notre-Dame essuie également la sueur d'un Chartreux qui prie avec ferveur.

<sup>2</sup> Cf. le trait du mime romain, jouant pour les dieux au Capitole, rapporté comme historique par Sénèque, *Fragmont*. 34, édit. Lemaire, t. iv, p. 400, et cité par S. Augustin, *De Civit. Dei*, vi, 10, 2, t. xli, col. 191.

<sup>3</sup> Cette idée d'expiation est formellement exprimée dans Apulée. Voir plus haut, p. 604.